

lueur éclaire subitement notre grand dortoir ; plus de doute nous allions être engloutis. En quelques secondes nous étions sur pied et prêts à nous précipiter par la porte qui d'ordinaire nous servait d'issue ; tu te rappeller, elle conduisait au Grand Séminaire. Un des premiers je m'y hasarde, suivi de quelques autres. Mais à peine avions-nous descendu quelques gradins, qu'un épais toutbillon de fumée nous enveloppe, et nous oblige à rebrousser chemin. Restait à l'autre extrémité de notre dortoir, un passage réservé sans doute pour les circonstances périlleuses ; un de nos maîtres nous en ouvre l'entrée et à la lueur de quelques lumières bienfaisantes, défile notre procession, composée de plus de soixante élèves, dans une toute, comme tu l'imagines, passablement négligée. Malgré le trouble où l'on aurait pu nous croire plongés, nous nous possédions cependant assez bien, et par un escalier étroit et tortueux, nous descendions deux à deux et dans le plus parfait silence, ce qui faisait dire à l'un de nos supérieurs que jamais la communauté n'avait défilé avec autant d'ordre et de régularité.

« Cependant nous étions hors de danger, mais c'est alors que la frayeur s'empara de nous ; tous ceux qui jusque là étaient demeurés calmes et impassibles, ne purent se retenir d'un certain tremblement, en voyant le danger auquel ils avaient été exposés. En effet, le feu avait déjà parcouru deux étages entiers, détruit tous les appartements réservés à vingt domestiques, et ses flammes victorieuses commençaient déjà à envahir le second étage que près de vingt élèves et quelques prêtres de la maison venaient à peine d'abandonner. Bientôt les ecclésiastiques allaient voir leur retraite attaquée, et nous-mêmes, dans notre dortoir, nous allions être assaillis à notre tour. Rien de plus triste, cher Adolphe, que de voir ces jeunes écoliers accourir pour la plupart à demi-vêtus, tenant le premier objet qui leur était tombé sous la main, et contempler ainsi, debout sur la neige, les affreux désastres de l'incendie.

« L'alarme n'avait pas encore été donnée dans la ville et pendant plusieurs quarts d'heure, tout fut solitaire et abandonné. Enfin les secours arrivèrent, il était déjà tard : tout le grand séminaire était consumé. Déjà l'élément destructeur étendait ses ravages sur le vénérable édifice de Mgr de Laval ; mais, plus fort que son cadet du grand séminaire, plus aguerri, puisque déjà il a subi le même malheur à deux reprises différentes, il résiste plus facilement aux coups de l'infortune, et ne consent à livrer aux flammes qu'une partie de son héritage séculaire. Grâce soit ici rendue à l'activité et à l'audace de ces hommes courageux volontairement organi-

sés pour limiter les désastres de notre bonne ville de Québec ; c'est justice de te dire qu'ils n'épargnèrent ni leurs personnes ni leurs fatigues : une fois sur le théâtre de notre malheur ils eurent bientôt arrêté les progrès de l'incendie ; et je suis heureux de te dire que leurs efforts ont réussi à conserver plusieurs de ces appartements qui plaisent tant aux antiquaires. La vieille cuisine elle-même, le croirais-tu, malgré les nombreux péchés que les écoliers lui mettent sur la conscience, la vieille cuisine est encore pleine de fraîcheur : sans doute le feu des derniers jours pourra se la purifier de ses taches. Le réfectoire des prêtres est intact (a) ; je m'imagine que c'est une récompense qu'il reçoit pour la généreuse hospitalité qu'il prodigue au clergé depuis des siècles. Mais si tu montes au second étage, tu verras que tout l'endroit connu sous le nom de St-Férol a souffert des ravages effrayants ; dix des chambres qu'il renferme sont complètement calcinées. (b)

(A continuer.)

C.

L'Abaille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 21 MARS 1878.

Que faire ?...

Quels soucis que ceux du rédacteur de “L'Abaille” !... Quant à ces journaux qui à chaque livraison étalent dix à quinze pages, la besogne est facile, la plume a l'immensité devant elle relativement aux colonnes de notre Abaille ; elle va et elle ne s'arrête que lorsqu'elle a tout dit.

Mais une idée vous frappe, oh ! une idée ! Vous la trouvez jolie, charmante, vous la choyez, vous la polissez, elle se développe et prend des proportions vraiment grandioses. Vous vous complaisez dans vos promenades à compter les divisions et subdivisions sur vos doigts, et, dans vos rêves, vous voyez une danse fantastique d'apostrophes et de points de suspension tout pleins de mystères, passer devant vos yeux. Ce sera un succès, décidément. Et vous apprenez, ô horreur ! que vous avez à remplir une colonne ! Voilà votre lot, ni plus ni moins, une pauvre colonne.

(a) Le réfectoire des prêtres était alors là où est maintenant une des salles des domestiques, près de l'escalier qui conduit au grand corridor de l'Université.

(b) St-Férol était un corridor placé à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les chambres des abbés E. Méthot et A. Papineau. Il était bordé, de chaque côté, de chambres destinées aux séminaristes. Au-dessus se trouvait immédiatement le toit, formant un vaste grenier, enrichi d'une foule de vieilles reliques de toutes sortes, qui furent dévorées par les flammes.

Les bras tombent morts, une sueur froide vous envahit... Mais c'est l'heure des dévouements sublimes ; il faut retrancher, tailler, concentrer, et vous portez en en tremblant une main profane sur l'idole que vous aviez élevée à votre vanité.

Ensuite viennent les humeurs, les nuances à observer, les goûts à flatter, et c'est l'éternelle histoire du *Meunier, son fils et l'âne*. Aujourd'hui le vent souffle du Nord-Est, vous vous sentez triste, maussade, mais il paraît qu'on veut du gai ; demain vous razzolerez et vous serez forcé de prendre le ton dogmatique.

Puis les susceptibilités ! A cet égard le monde de la rédaction est un vrai monde physique où, paraît-il, tout est un ensemble d'atomes, d'infusoires, etc, que vous touchez à chaque pas ; et en même temps que votre plume, en courant sur le papier, broye des centaines de ces petits êtres, vous froissez mille petites prétentions, vous heurtez maintes susceptibilités. Mais avec l'esprit lucide d'un rédacteur, vous prévoyez ces petites misères ; vous retranchez donc ce terme, il est quelque peu équivoque, vague, il pourrait blesser ; peine perdue : M. A, M. B. surviennent le lendemain avec une longue réclamation et protestent contre les oppresseurs.

Et toutes les parties de la rédaction renferment mêmes soucis, mêmes déboires ; en sorte que le rédacteur à qui on ouvre toutes les colonnes ne sait vraiment à quoi se résoudre et prononce en lui-même ces paroles de Corneille qui sont aussi celles de l'embarras du choix :

“... n'este si tu peux et choisis si tu l'oses.”

Non, n'osons pas. Décidément, le mieux est de rester là où le bon Dieu nous a placés, et de nous acquitter le mieux possible de notre tâche. Peut-être fera-t-il éclore exprès pour nous un bienfait encore inconnu : le bonheur dans la rédaction ; et si nous restons avec quelques petites tribulations, souvenons-nous que “L'Abaille” peut aussi faire un peu de bien chez-nous, ne cessons pas d'être collaborateurs, et peut-être verrons-nous nos colonnes écrites en lettres d'or dans un beau livre qui se publie au ciel.

Nouvelles Locales.

Ordinations. Samedi, le 16 de ce mois, M. J. G. Boulet a reçu le sous-diaconat, et le 17, le diaconat. Il sera fait prêtre dimanche prochain le 24.

Une lettre du 14 janvier courant et qui a été reçue cette semaine, nous apprend que M. J. M. Jolys, ancien élève du Grand Séminaire, a été fait prêtre le 23 décembre dernier, le 4^e dimanche de l'Avant. Aux dernières nouvelles, M. Jolys partait pour le lac Castor, où il allait donner une mission à une partie de la nation des Cris.